



A Terezin, sur les traces d'un opéra fantôme

Écrit dans le ghetto juif tchécoslovaque, lieu de propagande nazie, « Der Kaiser von Atlantis » n'y fut jamais donné

Reportage

Terezin (République tchèque)

La première chose qui saisit comme le froid lorsqu'on pénètre à Terezin, c'est le vide et l'espace. Ce 22 novembre 2013, soleil et vent posent la géométrie d'un ciel fuyant entre les immuables rectilignes de l'ancienne forteresse militaire et ville de garnison que fut au XVIII^e siècle Theresienstadt, édifiée en 1780 par l'empereur d'Autriche Joseph II, prison d'Etat à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle puis, de novembre 1941 à mai 1945, le « ghetto modèle » revendiqué par la propagande nazie. Aujourd'hui, une petite ville de province à une heure de route au nord de Prague.

Nous avons accompagné à Terezin Louise Moaty, la jeune metteuse en scène française chargée par l'Atelier de recherche et de création pour l'art lyrique (Arcal) de mettre en scène *Der Kaiser von Atlantis*, opéra que Viktor Ullmann écrivit en 1943 dans le ghetto de Terezin. On a perdu sa trace dans le convoi parti le 16 octobre 1944 pour Auschwitz. Sa musique, elle, a été miraculeusement conservée.

La canopée agitée des grands platanes automnaux a vu tout cela. La construction des voies de chemin de fer qui amenèrent des convois de juifs d'Europe centrale, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, des Pays-Bas ; les wagons qui les renvoyèrent « vers l'est », dans les camps d'extermination de Riga, Auschwitz-Birkenau, Treblinka, Bergen-Belsen. Sur 139 654 juifs enfermés à Theresienstadt (dont 11 000 jeunes et enfants), 33 430 sont morts sur place, 86 934 ont été déportés, parmi lesquels plus de 83 500 ont péri.

Dans ces lieux redevenus presque anodins – cafés discrets, épiceries modestes – ont cohabité la terreur et les privations tandis que foisonnait un prodigieux vivier culturel de musiciens, peintres, dramaturges, poètes et intellectuels, dont beaucoup faisaient partie des « Prominenten », ces personnalités dont la disparition n'eût pas manqué de susciter inquiétude et interrogation. Car Terezin a d'abord été un camp de regroupement et de transit. Il a surtout mis en œuvre l'un des leurre les plus cyniques imaginés par les nazis : un lieu de propagande (« Propagandalager ») géré par un Conseil juif, dont le dernier « doyen » – et le seul à avoir survécu –, le rabbin Benjamin Marmorstein, est la figure



En 1943, des enfants du « ghetto modèle » de Theresienstadt interprètent l'opéra « Brundibar », écrit en 1938 par Hans Krasa. « THE NEW YORK TIMES ARCHIVES/REA

centrale réhabilitée par le film de Claude Lanzmann, *Le Dernier des injustes*, sorti en novembre 2013 (*Le Monde* des 13 novembre et 20 décembre 2013).

Difficile d'imaginer dans le silence revenu les silhouettes du ghetto surpeuplé (la ville passa de 7 000 civils et militaires à 58 500 détenus), au point qu'un décret, promulgué en février 1942, décréta l'évacuation des habitants non juifs de la ville afin de réquisitionner leurs appartements.

Notre guide s'appelle Lukas Krakora. Il est adjoint à la culture de la mairie de Terezin. Sur la place centrale, à droite de l'église, le bâtiment L 410, au 52 de la Hauptstrasse ainsi que fut renommée la rue au moment de l'opération d'embellissement du ghetto pour la visite officielle du Comité international de la Croix-Rouge, le 23 juin

1944. Le subterfuge fonctionnera, ce dont témoigne le rapport du docteur Maurice Rossel qui trouva avec étonnement « une ville vivant d'une vie presque normale ».

Cet ancien bâtiment des officiers de la fin du XVIII^e siècle fut réservé aux jeunes filles du ghetto. Derrière la porte grillagée d'une

Dans ces lieux où ont cohabité la terreur et les privations foisonnait un prodigieux vivier culturel

cage d'escalier, un vélo neuf, une trottinette. C'est dans les caves voûtées du sous-sol, flanquées de portes en bois, soupiraux et canalisations d'évacuation, que se tint notamment les répétitions du *Requiem* de Verdi que Rafael Schächter dirigea, entre autres, devant Eichmann et des hauts dignitaires nazis.

Entre ces murs sombres et muets ont retenti les plaintes du

Kyrie eleison, les clameurs d'effroi du *Dies Irae*. Les chœurs (quelque 150 personnes) furent reformés par trois fois, leur contingent ayant été envoyé vers les chambres à gaz. Au dernier étage, l'immense grenier où furent entassés des centaines de détenus. Les portes de l'énorme charpente portent des reliquats de contreplaqué en torchis – les cloisons qui divisaient l'espace commun. L'immonde réalité ? Ce sont les dessins clandestins cachés dans le ghetto par Leo Haas, Bedrich Fritta, Frantisek Petr Kien, Karel Fleischmann, Otto Ungar... qui nous la montrent.

Dans la rue, l'air et le soleil frappent. Nulle trace dans l'ancienne Bahnhofstrasse, proprement repavée, des voies ferrées qui reliaient la gare de Bauschowitz à Theresienstadt. Au 78 de ce qui est devenu la rue Prokopa Holého et le Musée national de Terezin, la cour pavée, vide, de la « Hamburger Kaserne » où se faisait l'appel des convoyés en partance vers l'est. Quelques bâtiments plus loin, au 17 rue Dlouha, une petite cour de pierres disjointes conduit à l'ancien entrepôt que les détenus tapis-

sèrent d'étoiles de David rouges sur fond ocre. Au-dessus de cette salle de prières juive, un hangar de bois témoigne d'un appartement de « Prominenten ». Des couchettes en bois superposées garnies de paillasses, des placards muraux à étoile jaune et, sur un guéridon, une unique chaussure d'enfant.

Confondue avec la peur et le désespoir, l'histoire de Theresienstadt porte l'inextinguible désir de vie transcendé par l'art. Il n'est que de consulter les énormes classeurs de la bibliothèque du Mémorial de Terezin où s'amoncellent affiches de concerts et d'opéras, Liederaabend, récitals de piano et de musique de chambre et d'opéras, Liederaabend, récitals de piano et de musique de théâtre, spectacles de cabaret... Des programmes soignés et ambitieux : Bach, Beethoven et Mahler voisinent avec les compositeurs « dégénérés » interdits ailleurs par le Reich et le Protektorat, les créations écrites à Terezin.

Au côté du Studio pour la musique nouvelle sous la responsabilité de Viktor Ullmann, une série intitulée « Musik des Rokoko » pro-

gramme de la musique baroque. Bien que décrié par certains, l'opéra a alors le vent en poupe. Outre le célèbre *Brundibar*, opéra pour enfants écrit en 1938 par Hans Krasa (donné 55 fois en neuf mois dans le ghetto à partir du 23 septembre 1943), les musiciens montent *La Fiancée vendue*, de Smetana (35 représentations), *Les Noces de Figaro*, de Mozart, *Aïda*, de Verdi, *La Chauve-Souris*, de Johann Strauss, *Carmen*, de Bizet, ou *La Serva Padrona*, de Pergolèse, dont les maquettes de décors et les costumes, réalisés par l'architecte Franz Zelenka avec les moyens du bord, sont visibles dans le musée du bâtiment Magdebourg.

Il faut sortir de la forteresse pour atteindre la maison des Sokols, au 3 de la Westgasse. C'est dans la spacieuse salle du gymnase où furent donnés de nombreux spectacles, dans laquelle s'affaire actuellement un ouvrier venu réparer des dégâts causés par les inondations de juin 2013, que la première de *Der Kaiser von Atlantis* devait être donnée à l'automne 1944. Cela n'eut jamais lieu. ■

MARIE-AUDE ROUX